



HAL
open science

**Nouveaux enjeux des musées en contexte de
reconversion urbaine et de tourisme des racines.
L'exemple d'une ville de Roumanie**

Bianca Botea

► **To cite this version:**

Bianca Botea. Nouveaux enjeux des musées en contexte de reconversion urbaine et de tourisme des racines. L'exemple d'une ville de Roumanie. Presses Universitaires Laval. Nouveaux Musées, Nouvelles ères urbaines, Nouvelles mobilités touristiques, pp.103-117, 2016, 9782763726106. hal-04188422

HAL Id: hal-04188422

<https://hal.science/hal-04188422>

Submitted on 25 Aug 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Bianca Botea

Nouveaux enjeux des musées en contexte de reconversion urbaine et de tourisme des racines. L'exemple d'une ville de Roumanie

Chapitre d'ouvrage in Fagnoni Edith, Gravari-Barbas Maria, (dir.), « *Nouveaux Musées, Nouvelles ères urbaines, Nouvelles mobilités touristiques* », Presses Universitaires Laval, Québec, 2016, pp. 103-117.

Bianca Botea est maître de conférences en ethnologie à Université Lumière Lyon 2 et chercheuse au Centre de Recherche et d'Etudes Anthropologiques. Elle mène des recherches dans le domaine de l'anthropologie urbaine et politique. Elle a soutenu sa thèse de doctorat en 2005, intitulée *La Transylvanie entre coexistence et négociation sociale. Une approche anthropologique de la construction du territoire*. Ses recherches récentes portent sur la question du rapport au temps et à l'espace dans les pratiques de réaménagement urbain en Roumanie et en France.

Résumé : A partir d'une étude ethnologique menée en Roumanie dans la ville de Jimbolia, j'analyserai la création de six musées dans cette ville dans un contexte de reconversion urbaine et de tourisme des racines. Pris entre des enjeux de développement urbain, de transmission mémorielle et de conservation patrimoniale, comment les musées renouvellent-ils nos rapports au temps, quelle expérience du temps nous permettent-ils d'en faire dans notre lien à la ville, comment construisent ou renouvellent-ils des formes de citoyenneté ?

Mots clés : reconversion urbaine, musées, tourisme des racines, temps.

ANGLAIS

Title :

New challenges for museums in the context of urban regeneration and memory tourism. A Romanian town case study.

Abstract:

Based on an anthropological research in the Romanian town of Jimbolia, this article analyses the setting up of six museums in the context of urban renewal and memory tourism. Involved

in a temporality conflict between urban development stakes and their more classical function of collecting memories and preservation of cultural heritage, museums practices nowadays invite a particular question. How do they generate new temporalities and renew our experiences of time (of past and future) in relation to our cities? How do they produce new forms of urbanity and connexions between the various city inhabitants within the frame of urban regeneration?

Keywords: Urban regeneration/Development, Museums, Tourism, Memory, Time.

I. Introduction

L'étude de cas sur lequel je souhaite m'appuyer ici se propose d'élargir le cadre des réflexions présentées ici autour de l'articulation musées-tourisme-mutations urbaines à partir de plusieurs dimensions. Par rapport aux configurations muséales qui ont été décrits et qui font notamment référence à des dispositifs culturels de rayonnement mis en place dans des grandes métropoles, cette intervention nous permettra d'observer comment la mondialisation se travaille à d'autres échelles, plus restreintes, des petites villes et des régions frontalières. Il est question plus particulièrement d'une petite ville sans rayonnement et sans un « Grand » patrimoine, où la seule forme de tourisme pratiquée est celle du tourisme des racines. Ce n'est alors pas un grand dispositif muséal qui retiendra notre attention mais plutôt un réseau de six « musées de société » créés ou réactivés en espace de dix ans et les raisons de cette action. La dimension relative au tourisme des racines complètera le tableau des pratiques touristiques présentées ici et éclairera d'autres enjeux et mutations dans lesquels sont prises les institutions muséales. Enfin, l'étude de cas qui sera développée ici offrira une lecture de ces phénomènes à partir d'une approche qui a été assez marginale dans les interventions de ces rencontres, une lecture privilégiant non seulement un regard sur la conception et la mise en place des dispositifs muséaux mais aussi sur les populations des territoires concernées. C'est à partir d'une perspective ethnologique – s'appuyant sur une pratique d'observation et d'entretiens avec des acteurs culturels, politiques, associatifs et avec différentes catégories d'habitants – que je développerai quelques résultats de recherche et pistes d'analyse.

La recherche a été menée dans la ville de Jimbolia, en Roumanie, une petite ville de 11000 habitants frontalière avec la Serbie et située également dans la proximité de la frontière hongroise (à une distance de 70 km par rapport à cette dernière).

Je présenterai brièvement le contexte historique de la ville, puis quelques résultats de recherche qui ouvrent quelques pistes de réflexion sur l'articulation entre les pratiques des musées, le tourisme et la dimension urbaine. Je précise que l'institution muséale ne constitue pas l'objet privilégié de ma recherche mais elle fait partie, avec d'autres éléments, des principaux dispositifs mis en place par les institutions et les principales associations de la ville à visée de développement urbain. Elle est, en outre, une dimension qui nous permet d'interroger les dynamiques que ces musées impulsent au sein des populations locales dans ce contexte de développement urbain, ainsi que le rapport à la mémoire et au patrimoine lequel est retravaillé dans ce contexte. L'angle problématique à partir duquel j'aborde cette articulation entre mutations urbaines, musées et tourisme portera sur la question des rapports au temps et plus précisément des régimes de temporalités qui se négocient dans ces pratiques. Dans un contexte où les musées sont liés à des enjeux de développement urbain, comment renouvellent-ils nos rapports au temps, quelle expérience du temps nous permettent-ils d'en faire dans notre lien à la ville, comment construisent ou renouvellent-ils les pratiques de citoyenneté et nos liens à la ville ?

II. Brève présentation d'un contexte urbain

Deux ressources historiques de développement local à Jimbolia sont à mentionner car elles concernent à la fois les projets institutionnels et associatifs et le niveau de l'économie domestique : le profil multilinguistique et multiethnique de ses populations et le caractère frontalier de la ville. Je ne traiterai pas ici de cette dernière dimension.

Fondée par une population allemande au XVIII^e siècle, Jimbolia a aujourd'hui un profil multiethnique. Les données du dernier recensement de la population de 2002 mentionnent une population roumaine (72% de la population¹), hongroise (15%), roumaine (7%) et allemande (5%).

La ville est fortement marquée par la présence allemande, malgré sa diminution importante dans le temps avec, d'une part, la double déportation dans les camps soviétiques après la deuxième guerre mondiale et dans les camps roumains du régime totalitaire dans les

années 50 et, d'autre part, malgré l'exode de cette population en Allemagne dans les années du régime de Ceausescu et au début des années 1990.

Depuis 1989, les pratiques de circulation de cette population entre l'Allemagne et Jimbolia, ainsi qu'un phénomène de tourisme des racines participent fortement au développement de la région (y compris par des appuis financiers de la région de Bavière).

Un autre élément important qui a marqué l'histoire du lieu est sa tradition industrielle. En 1866, un industriel allemand a créé ici une usine de céramique, qui fera la gloire de la ville ; Jimbolia est devenue dans le temps un pôle industriel régional. Mais au milieu des années 90, l'usine *Ceramica* ferme ces portes, en même temps que d'autres petites industries locales (textiles, boutons, chaussures). Les conséquences ont été fortes, une crise sociale et économique qui s'est traduite jusque dans des formes de désertification et d'exode de la part notamment des populations jeunes. La présence de la grande ville de Timisoara située à 45 km de Jimbolia a favorisé ce phénomène.

A partir de 2000, la ville connaît un processus de relance retentissant centré sur une revitalisation économique par l'arrivée de nouveaux investisseurs en majorité allemands (développant le secteur des entreprises de pièces électroniques pour le secteur automobile). Une stratégie culturelle intéressante a accompagné ce processus de relance économique, comme je le montrerai par la suite. D'une ville en profonde crise, Jimbolia est devenue aujourd'hui, aux yeux des acteurs institutionnels et associatifs du département, un modèle de développement dans la région.

III. Les musées et la revitalisation économique de la ville

La stratégie de développement par la relance du secteur économique a été au coeur des préoccupations de la municipalité. La localisation de la ville dans une des régions les plus développées de Roumanie (selon l'indicateur du développement local), ainsi que sa position à la frontière de l'ouest du pays ont certainement favorisé cette revitalisation économique.

Mais c'est une autre dimension qui est notamment intéressante dans ce processus, à savoir la stratégie culturelle qui a accompagné la relance économique par la fabrication d'un label culturel et par la création (ou la remise en circuit) de six musées dans la ville. Cette offre culturelle est apparue comme une plus-value dans la stratégie économique de la municipalité dans le contexte d'installation de quelques petites entreprises allemandes dans la ville et d'intensification des formes de tourisme des racines de la population allemande émigrée. Une

partie de cette dernière pratique des déplacements réguliers en Roumanie, pour visiter des proches ou pour des vacances.

En lien avec cette stratégie économique orientée vers les entrepreneurs allemands et dans les conditions de ce contexte touristique particulier, la municipalité met en place une politique culturelle locale qui réorganise le récit urbain autour du passé allemand. Cet héritage est rappelé ou reconstruit par le biais des musées et de quelques festivités dans la ville.

Les institutions muséales de Jimbolia sont des petits musées de société créés ou réactivés entre 1993 et 2007 et soutenus fortement par la municipalité ou par des personnalités locales. Ainsi, nous comptons le Musée Stefan Jäger, du nom d'un peintre allemand souabe originaire de la ville. Les collections des tableaux et les documents relatifs à la vie du peintre, ainsi qu'une collection d'objets ethnographiques concernant des populations locales et notamment des Allemands, sont présentés dans l'actuel musée à partir de 1996. Le Land de Bavière est un des principaux financeurs avec la municipalité de cette institution.

En outre ce musée, il existe à Jimbolia la maison mémorielle Karl Diehl (chirurgien allemand de Jimbolia), créée en 2000, et une Fondation culturelle roumano-allemande² qui rassemble une bibliothèque, des tableaux, des gravures et des objets domestiques censés relater de la cohabitation de ces deux populations. Trois autres institutions muséales fonctionnent dans la ville : un Musée des Pompiers, créé en 1993 par l'Associations des pompiers, un Musée de la Presse, première institution de ce type en Roumanie, réalisé en 2007 avec entre autres le soutien financier du Ministère de la Culture, et enfin le Musée des Chemins de fer. Ce dernier aussi a été créé en 2007, à l'anniversaire des 150 ans de la mise en place du premier chemin de fer du territoire de la Roumanie d'aujourd'hui, reliant le voisinage transfrontalier roumano-serbe-hongrois.

Par leur création et par leurs collections, ces institutions témoignent de la diversité culturelle et ethnique des populations de la ville, ainsi que du rôle de moteur joué par les habitants allemands dans le développement de Jimbolia. Le circuit de ces musées est un passage obligé et un rituel d'accueil de l'équipe municipale envers tout potentiel investisseur étranger à Jimbolia et notamment germanophone. Des entretiens que j'ai menés avec des entrepreneurs allemands montrent qu'à leurs yeux une des plus-values de la ville est la « tradition allemande ». Ils évoquent la continuité de nos jours de cet héritage allemand et ils reprennent ainsi le discours de certains acteurs institutionnels et associatifs locaux impliqués dans le développement urbain. Cette continuité s'exprimerait, selon eux, dans la pratique de la langue, dans un « esprit allemand » qui cultiverait les valeurs du travail et de la rigueur et par

une offre culturelle régionale (opéra, théâtre, musique) fortement influencée par la proximité avec l'Autriche et en particulier Vienne.

IV. Conflit de temporalités et enjeux des musées

Nous observons que le musée devient un opérateur important dans le marketing territorial en contexte de développement urbain et en lien avec la dimension économique et touristique de la ville. Il fonctionne parfaitement dans ce dispositif de relance économique. Cette renaissance économique et sociale ainsi que la présence de ces nombreux musées sont souvent rappelés lorsqu'on fait référence à la ville de Jimbolia comme à un modèle de développement dans la région. La ville est une illustration des « bonnes pratiques » de développement local, pour reprendre le langage institutionnel des projets européens.

Cependant cette image de bon exemple attribuée notamment « par le haut » et de l'extérieur n'est pas vraiment compatible avec le discours et les pratiques des différents habitants de Jimbolia que j'ai interviewés. Les paroles d'un de mes interlocuteurs résument bien ce propos :

« Aujourd'hui, nous dit-il, le point fort de Jimbolia est ce qui a existé dans le passé et ce qui n'existe plus ».

Si le discours de la municipalité et la rhétorique des projets de développement se détournent d'un certain passé industriel de la ville s'inscrivant dans des régimes de temporalités futures, pour de nombreux habitants la valeur de la ville est donnée par ce passé et, en particulier, par celui lié à l'usine *Ceramica*. La reconversion de la ville et l'installation des nouvelles entreprises sont reçues par des habitants avec un sentiment de fatalisme et avec un manque d'enthousiasme, alors que ces initiatives ont sauvé la ville des problèmes de chômage³ après la faillite des anciennes industries.

Mes interlocuteurs soulignent aussi le caractère artificiel de la revigoration de certaines festivités locales liées à des pratiques allemandes d'autrefois comme par exemple le *chirvai* et la fête-compétition pour tuer le cochon. Quant aux musées, la fréquentation ou la connaissance de ceux-ci par les habitants que j'ai rencontrés dans mon terrain sont plus que réduits.

Ces remarques nous obligent à revenir sur une autre fonction des musées et plus précisément sur sa fonction politique et patrimoniale de « faire exister une entité collective,

laquelle est toujours abstraite, en la rendant visible métaphoriquement par l'exposition publique de ces biens qu'elle aurait en commun » (Micoud, 1995, p. 31). Le patrimoine est ainsi l'objet d'une médiation, l'opérateur d'un lien.

Mais de quelle « communauté abstraite » il est question ici et de quelle manière les habitants (actuels et anciens⁴) en sont-ils concernés ? Si l'héritage choisi au rang de patrimoine de la ville porte autour du passé et de l'héritage allemand, qu'en est-il des habitants et de leur rapport à ce passé ? Est-ce que pour eux cette construction patrimoniale relève-telle plutôt d'une construction passéiste, autrement dit déconnectée d'un « champ d'expérience » (Koselleck). Pour Reinhardt Koselleck (1990), la notion d'expérience évoque avant tout l'expérience d'un passé, mais « d'un passé actuel, un passé dont on fait l'expérience à partir du présent. « Passé », « présent » et « futur » ne désignent pas pour Koselleck des entités temporelles pures car elles s'imbriquent et se travaillent dans la réciprocité. Les notions de « champs d'expérience » et d'horizon d'attente », préférées par l'auteur, rendent mieux compte des liens et des imbrications entre les rapports au temps désignés par les catégories classiques (passé, présent, avenir).

A écouter les habitants roumains ou hongrois et à observer leurs pratiques, leurs mémoires concernant la période où les Allemands étaient plus nombreux dans la ville sont encore présentes et reviennent systématiquement dans les discours. Ce qui se distingue avec le plus de force c'est la figure exemplaire et civilisatrice de l'allemand, un modèle de travail et de bon citoyen, intéressés et responsable des affaires de sa ville. Une autre dimension, moins directement formulée par mes interlocuteurs, se dégage également de leurs paroles. Comme dans certaines autres régions de Transylvanie et du Banat, à Jimbolia, la communauté allemande a eu une fonction de « tiers » dans une région à fort caractère multiethnique, elle a opéré des connexions entre différentes populations. Mais certaines régions de Transylvanie connaissent la situation où l'exode de la communauté allemande a renforcé les phénomènes de rivalité et de clivage interethnique. Comme je le montre dans d'autres recherches, le cas de la ville de Cluj-Napoca témoigne de la construction dans l'histoire de la ville d'une rivalité roumano-hongroise au sein des élites, notamment politiques et culturelles, en absence d'une communauté allemande (Botea, 2005). En opposition à cet exemple, à Jimbolia, la figure de l'allemand a fonctionné comme élément de lien y compris par rapport aux différentes populations qui ont intégré depuis les années 1960 la ville, une ville jeune qui s'est construite par des vagues de migrations interrégionales répétées.

Si ce modèle de référence aux Allemands est présent dans les récits des individus, néanmoins ce n'est pas sur cet héritage allemand que repose à leurs yeux la valeur de la ville. C'est sur la tradition industrielle et surtout sur la référence à l'Usine *Ceramica* que se focalisent les paroles de mes interlocuteurs. Cette dimension est alors omniprésente dans les discours des habitants mais complètement absente dans les discours des acteurs institutionnels, y compris des musées, et associatifs. Cette usine a fait pendant un siècle le label de la ville et sa force économique et, à écouter des anciens ouvriers, elle a tissé autour d'elle un espace social et de loisir singuliers, un espace de reconnaissance et de connexion entre ces employés et entre leur familles. Pratiquement, la ville et son histoire s'est construite autour de cette usine.

Le récit de la genèse et du développement de la ville tel qu'il est raconté par les habitants et les acteurs de projet et surtout la cohérence de ce récit sont surprenants. Au milieu du XVIII^e siècle, à l'arrivée des Allemands (Souabes) sur le lieu actuel de la ville, il n'y aurait eu sur place qu'un terrain boueux. Cette terre sans qualité aurait été sera transformée en une ressource importante devenant la matière première dans la construction des premières maisons dans lesquelles les Souabes Allemands s'installent et fondent la ville. Mais un grand incendie détruit ces habitations. En lien avec cet incendie deux symboles de Jimbolia vont naître, des emblèmes de la ville reconnus jusqu'à aujourd'hui : la statue Saint Florian (protecteur des incendies) et l'usine de céramique et de tuile *Ceramica*. La naissance de cette dernière (1866) est due à l'initiative d'un entrepreneur souabe local et elle est directement liée à cet événement dévastateur pour la ville et au besoin de reconstruction des maisons. *Ceramica* participe ainsi de la fondation d'une nouvelle ville. Par la suite, elle participera aussi à son ouverture vers une visibilité internationale car la tuile de la « marque Jimbolia » aurait été vendue non seulement en Europe mais réputée jusqu'au Brésil, comme le déclarent avec fierté les anciens ouvriers de l'usine. Mais le moment de rupture arrive, *Ceramica* ferme ses portes et elle devient le symbole d'une ville qui s'écroule, par la fermeture d'autres usines.

Il est intéressant de revenir sur cette absence des références à ce passé industriel dans les récits urbains officiels, y compris dans les six musées de la ville, alors qu'il ponctue les discours des habitants et marque les temps forts de leur expérience. A ma première visite et mon premier circuit touristique dans la ville, auquel j'ai pu assister accompagnée par un agent de développement de la mairie, ce dernier m'a montré le terrain où allait se déployer un projet de tourisme balnéaire de grosse envergure. Je ne savais pas à l'heure de cette visite que nous étions sur le site de l'ancienne usine, même si quelques murs de cet ancien établissement y

étaient encore présents. La moindre référence à *Ceramica* et à ce passé industriel n'a été évoqué dans le discours de mon accompagnateur et malgré le fait que les espaces d'eau qui sont censés devenir les futurs bains sont issus de l'exploitation d'autrefois du terrain pour fabriquer la céramique.

Comment comprendre cette absence du passé industriel dans cette orientation de la politique culturelle locale et en particulier des institutions muséales ? Six musées à Jimbolia sans qu'aucun d'entre eux ne se réfèrent de manière explicite à l'expérience apportée par l'usine *Ceramica* ? Nous pouvons observer que la dimension allemande du passé de la ville est préférée dans la construction patrimoniale urbaine par rapport à la dimension industrielle. La première est articulée aux enjeux du futur, alors que la seconde apparaît pour les promoteurs de la ville comme un mauvais souvenir associé à une période noire qu'il convient d'oublier. Les dispositifs culturels tels que les musées ont, certes, une fonction d'institutionnalisation de la mémoire, mais ils opèrent aussi une institutionnalisation de l'oubli, un oubli relatif à un champ d'expérience qui est cependant fortement investi par des habitants.

Une des fonctions de cette rhétorique mémorielle centrée sur le passé allemand est de produire de la continuité dans un contexte de rupture. Nous pouvons néanmoins nous poser une autre question, celle du potentiel de ces dispositifs culturels à faire médiation, à être des opérateurs de lien entre individus par rapport à leur ville. Cela revient à penser la capacité de ces dispositifs à construire la ville comme objet patrimonial lequel relierait les individus et leur permettrait de se penser en tant que collectif dans l'historicité.

Les données de terrain relatives à la participation des habitants aux festivités urbaines et aux pratiques associatives montrent un désinvestissement par rapport à la ville. Cette dernière semble avoir perdu sa valeur symbolique qui permettait aux individus de se penser ensemble, comme appartenant à cette communauté abstraite des citoyens, liés à leur ville. Cette valeur symbolique a été fortement touchée au moment de la disparition des usines et rien n'est arrivé à la reconstruire, ni le fleurissement économique et l'installation des nouvelles entreprises, ni les efforts importants en termes d'action culturelle. Par rapport à ce dernier aspect, je mentionne en outre les six musées l'existence de quatre festivals urbains : les « Journées de Jimbolia » considérée comme la fête de la ville⁵, une fête religieuse de célébration d'un saint d'église (le *chirvai*⁶), la fête de l'*Ignat* où on tue le cochon et un festival international de musique de *blues*. Par manque de participants à sa dernière édition, ce festival risque de ne plus être reconduit.

Les habitants que j'ai interviewés mettent en avant un certain caractère artificiel de ces nouvelles pratiques, notamment par leur ambition de renouveler avec le passé et avec la tradition des « échanges et de la cohabitation interethnique harmonieuse » de la ville. Par exemple, dans le contexte de l'évolution démographique de la ville et de la baisse de la population allemande, la municipalité a souhaité dynamiser une fête orthodoxe (*Ruga*) similaire au *chirvai* allemand et catholique lequel était autrefois la principale fête de la ville. Mais la valeur de cette pratique dans le présent est mise en question, comme le montre les paroles d'un de mes interlocuteurs :

« Dans le chirvai tout culminait avec un bal. Il y avait une fête dans toute la ville, il y avait quelque chose qui mobilisait les gens, qui les amener à se rassembler, à discuter. Il y avait un charme particulier. Maintenant tout est artificiel. Il y a cinq stands, on boit jusqu'à être saoul et puis "Au revoir !" »

Si le passé allemand et une certaine compétence d'exemplarité en matière de cohabitation interethnique font partie d'un discours performatif des acteurs de projet institutionnels et associatifs, la dimension du passé industriel, en particulier liée à l'usine *Ceramica*, reste cantonnée à une circulation dans les espaces privés. Nous nous interrogeons ainsi sur le traitement mémoriel de cette dimension et sur sa publicisation dans les musées d'aujourd'hui. Ne permettrait pas cette publicisation de dépasser cette crispation des habitants envers le passé et ainsi de créer de la place pour une ouverture vers le registre du présent et de l'avenir ? Cela reviendrait à penser d'une autre manière la continuité que les musées peuvent opérer en contexte de développement urbain et la fonction de lien des individus à leur ville.

Une autre question se pose dans les conditions de cette absence de valorisation de l'expérience industrielle. La dimension allemande, érigée au rang de patrimoine de la ville, permettrait-elle d'assurer cette fonction de lien entre habitants et cette fonction patrimoniale que j'évoquais précédemment ? Il est intéressant dans ce sens d'observer les différentes actions organisées récemment au Musée Stefan Jäger (cafés-débats, « soirées des femmes », soirées artistiques). Initiées notamment par la communauté allemande locale et sous l'impulsion des Allemands concernés par le tourisme des racines, mais faisant participer différentes catégories d'habitants, ces pratiques arrivent à mettre à l'épreuve de l'action et de l'expérience cette mémoire allemande.

Par ces actions, ce musée est connecté aux nouveaux enjeux du présent, des enjeux de cohabitation, de transmission mémorielle et de fabrication de la valeur et du collectif dans le

contexte des changements urbains récents. Cette mutation dans les missions des musées est importante si nous prenons en compte le fait que les pratiques et les discours des musées ethnographiques de la région et plus largement du pays, peu renouvelés depuis la création de ces institutions, étaient orientés vers l'objectif d'une ethnographie du sauvetage. D'autres recherches que j'ai menées en Roumanie sur les pratiques muséographiques (Botea, 2006), montrent une autre dimension omniprésente dans ces institutions dans le contexte de cohabitation pluriethnique dans ces régions. L'enjeu national voire nationaliste est très visible dans les efforts des musées de restituer une lecture unitaire et cohérente de la diversité ethnographique, autrement dit d'incorporer dans une lecture ethno-nationale la diversité des pratiques linguistiques et plus largement culturelles des populations qui vivent dans ces régions. Cependant, dans le contexte du développement urbain mais aussi du tourisme transfrontalier et international, les logiques nationales se voient concurrencées fortement. Moins préoccupés à mettre en avant une unité nationale (tout d'un coup elle n'est plus menacée), les musées se retrouvent face à de nouveaux défis : s'inscrire dans des réseaux de circuits touristiques afin de survivre ou d'être reconnus ; qualifier des mutations urbaines et par cela renouveler des récits urbains officiels ; créer une continuité de ces récits en situation de rupture et devenir ainsi des opérateurs importants dans notre rapport aux temps.

Enfin, ces pratiques récentes au sein des musées, à l'exemple des actions initiées au sein du musée Stefan Jäger de Jimbolia, permettent de réduire les conflits de temporalité dans lesquels sont pris les musées par ces tensions entre deux registres : d'une part, une logique « futuriste » (Hartog, 2003), orientée vers l'horizon d'attente, par leur participation aux enjeux de développement urbain ; d'autre part, un traitement de la question du passé et du champ d'expérience, en lien avec des enjeux de transmission et de cohabitation.

V. Références bibliographiques

BOTEAN Bianca, « La construction symbolique de la Transylvanie : une approche des pratiques muséales à Cluj-Napoca », *Martor. Museums and Societies*, Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain, n° 11, pp. 71-85, 2006.

BOTEAN Bianca, *La Transylvanie entre coexistence et négociation sociale. Une approche anthropologique de la construction du territoire*, Thèse de doctorat, Université Lyon 2, 2005.

CANDAU Jöel, *Anthropologie de la mémoire*, Paris, Armand Colin, 2005.

Critique internationale, Voyage des racines, n° 47, avril 2010.

Ethnologie française. Musée, Nation. Après les colonies, Tome XXIX, 3, Paris, Armand Colin, 1999.

GABLE Eric et HANDLER Richard, *The New History in an Old Museum. Creating the Past at Colonial Williamsburg*, Durham and London, Duke University Press, 1997.

GRANGE Daniel J. et POULOT Dominique (dir.), *L'esprit des lieux*, Presses Universitaires de Grenoble, 1997.

HARTOG François, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Editions du Seuil, 2003.

KOSELLECK Reinhart, *Le futur passé : contribution à la sémantique des temps historiques*. Paris, Editions de l'EHESS, 1990.

KIRSHENBLATT-GIMBLETT Barbara, *Destination Culture : Tourism, Museums, and Heritage*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 1998.

LECLERC-OLIVE Michèle, « Entre mémoire et expérience, le passé qui insiste », *Projet* n°273, pp. 96-104, Ceras, Paris, 2003.

MICOUD André, « Le Bien Commun des patrimoines » in (collectif), *Patrimoine culturel, patrimoine naturel*, Paris, La Documentation française, Ecole Nationale du Patrimoine, 1995.

Téoros, Tourisme des racines, n° 29, 1, 2010.

Actes du séminaire *Ville en construction : projet, regards d'ailleurs, mémoires*, Programme interministériel de recherche « Cultures, villes et dynamiques sociales », Université Jean Monet- Saint-Etienne, janvier 2007.

¹ Ces données concernent la distribution de la population de la ville selon l'identification des individus à des groupes ethniques.

² Cet organisme a été impulsé et réalisé en 1996 par un écrivain de la région, Petre Stoica.

³ Les entrepreneurs mentionnent aujourd'hui un manque de main d'œuvre dans la ville et dans les villages environnants et certains d'entre eux préconisent des recrutements du côté de la frontière serbe.

⁴ La catégorie « habitants » est très extensible. Elle comprend aussi les anciennes personnes émigrées de la ville lesquelles gardent ou refont, d'une manière ou d'une autre, des liens avec celle-ci. Je n'oppose pas de manière essentielle « acteurs de projet » et « habitants », car les premiers peuvent être des « habitants » et inversement. Cette distinction fait notamment référence à des fonctions liées à ces catégories (comme celle d'usager de la ville

ou d'acteur de projet institutionnels ou associatifs), fonctions qui peuvent alterner ou se chevaucher dans la pratique sociale et dans le cas de certains individus.

⁵ Cette fête comporte des spectacles de musique (de genres variés) et une foire.

⁶ Cette fête est à ses origines une pratique religieuse catholique de la population allemande (elle est appelée le *kirchweih*), mais les Hongrois et les Roumains ont développé une fête similaire.